



**Germanica**

40 | 2007

Territoires intimes de l'ailleurs

---

## Présentation

Hélène Barrière

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/238>

ISSN : 2107-0784

### Éditeur

CeGes Université Charles-de-Gaulle Lille-III

### Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2007

Pagination : 7-11

ISBN : 2-913857-19-1

ISSN : 0984-2632

### Référence électronique

Hélène Barrière, « Présentation », *Germanica* [En ligne], 40 | 2007, mis en ligne le 29 juin 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/238>

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Tous droits réservés

---

# Présentation

Hélène Barrière

---

- 1 « Ailleurs », adverbe qui signifie « dans un autre lieu », semble venir du vocable ancien *ailleor* (XI<sup>e</sup> siècle), lui-même issu du latin *alior*, forme dérivée de *alius*. Ce mot renvoie étymologiquement à l'Autre, sous toutes ses formes : le monde, autrui ou moi.
- 2 Les contributions réunies dans ce numéro ne s'attachent pas à la première modalité d'altérité, déjà très bien explorée : l'ailleurs comme extériorité concrète, lieu réel vers lequel on voyage pour se confronter à une éventuelle différence. Elles sont centrées sur un ailleurs compris comme dimension de l'intime.
- 3 À la source de l'ailleurs ainsi visé ne se situe pas le contact avec une culture ou un environnement étrangers. Tout au plus l'aident-ils à se déployer. Dans les textes où cette mise en présence intervient, elle apparaît comme l'adjuvant d'une évolution déjà amorcée – disponibilité au départ (P. Avenel-Cohen), modification de la nature de l'amour conjugal (A. Camion), émergence d'une vocation d'écrivain (G. Sautermeister) –, le prolongement du paysage intérieur d'un narrateur qui « voyage à la poursuite de ses propres thèmes » (M. Müller) ou un ancrage géographique que l'intériorisation de l'ailleurs, au fil de l'évolution littéraire de la légende d'Elis Fröbom, prive de toute fonction (Th. Eicher).
- 4 L'ailleurs auquel se consacre ce recueil d'articles n'en devient pas pour autant purement métaphorique, figuration imagée du désir, quel qu'il soit. Il est envisagé dans sa composante spatiale, dans l'aptitude ou au contraire l'impossibilité à habiter un lieu, hors de soi, en soi, dans la mort, dans l'espace littéraire.
- 5 Les trois premières contributions ont en commun la référence à un ailleurs sans lieu, à une utopie qui interdit l'ancrage dans l'ici. P. Avenel-Cohen montre comment le « gamin » de *Zanzibar* substitue à son désir de fuir celui d'arriver quelque part. Le chemin vers cet ailleurs passe obligatoirement par lui-même : il lui faut renoncer à une vision littéraire qui n'est qu'utopie, à l'ailleurs illusoire des cachettes et des récits d'aventure, et affronter la réalité de Rerik. Gregor et le pasteur éprouvent, de même, que l'ailleurs qui dilate l'être est à construire ici et en soi, par l'usage de la liberté et de la responsabilité. Sous la plume d'A. Wagniar, l'itinéraire de Christa Wolf revêt des contours un peu analogues : une « Allemagne de nulle part », l'ailleurs utopique d'une RDA du socialisme démocratique, interdit à l'écrivain de faire de l'ailleurs dans lequel la propulse le tournant des années

1989-1990 un ici. Au terme d'un long et douloureux processus, elle est parvenue à répudier les idéologies, mais non encore, à la différence des personnages d'A. Andersch, à accepter le réel qui l'entoure. Elle s'est tournée vers l'ailleurs en elle, l'exploration et la guérison de l'étrangeté à soi provoquée par les soubresauts de l'histoire. L'ailleurs est ainsi devenu constitutif de la reconstruction identitaire par l'écriture. Dans la trilogie autobiographique de Franz Innerhofer, exemple paradigmatique de la *Antiheimatliteratur* qui dénonce après-guerre l'imposture d'une prétendue idylle rurale autrichienne, l'utopie, « point de fuite » qui rend impossible tout enracinement dans le réel, s'avère au final à jamais inhabitable en pensée, parce qu'inhabitable en paroles. É. Jacquelin analyse le parcours de Holl sous l'angle de la volonté d'échapper à l'ici barbare, perçu comme un ailleurs, par la recherche incessante d'un ailleurs différent, à visage humain. Mais il n'est de séjour possible dans aucun de ces ailleurs plus doux, car l'exclusion subie dans la violence a engendré un regard sur le monde qui ne peut s'accomoder de l'ici, dont le rejet prend peu à peu la forme de la critique sociale. L'espoir placé en dernier « lieu » dans le « monde de la parole » par opposition au « monde du travail » ne résiste pas à la prise de conscience que la langue est elle-même instrument de domination. L'ailleurs utopique survit, peut-être, en une esthétique littéraire qui refuse les « grands mots » au profit des « phrases vécues », voix prêtées aux petites gens qui en sont privés.

- 6 Les trois articles suivants s'intéressent aux modalités de la transmutation d'un (non) lieu en littérature. Ce dernier n'est plus celui de l'utopie, mais celui d'une mort errante. En la couchant sur le papier, l'écriture lui offre un dernier séjour, une mémoire, voire une vie nouvelle : un ailleurs ultime. M. Müller évoque, à partir du *Cimetière des oranges amères* de Josef Winkler, une réaction différente de celle de Franz Innerhofer au traumatisme d'une enfance et d'une jeunesse vécues dans l'étouffoir de la province autrichienne. Le narrateur de Winkler poursuit, dans l'ailleurs géographique de l'Italie, les thèmes de la religion et de la mort qui hantent la Carinthie des romans antérieurs. Ce sur-place thématique n'est pas immobilité, car l'autre lieu permet un autre regard : un regard indirect, qui produit une distance ; un regard qui n'accomode pas, restituant pêle-mêle, sur le plan spatial comme sur le plan temporel, le proche et le lointain ; un regard qui permet une correction littéraire des injustices. Le livre devient cimetière, autre version, meilleure, du cimetière napolitain des oranges amères. Les anonymes, les victimes des puissants – et au premier rang de l'Église catholique – y reçoivent, par le biais d'un texte en forme d'épithaphe médiévale, la pierre tombale que leur refusait le *Campo Santo della Pietà*, plus tard devenu le *Campo Santo delle Cedrangette*. Le cimetière de papier offre aux oubliés une immortalité qui préserve leur individualité. Il rapatrie en terre littéraire des morts géographiquement et temporellement dispersés, ceux de contrées italiennes et ceux du village carinthien de Kaming, du passé lointain et du passé récent. G. Sautermeister explore l'ailleurs du narrateur dans *L'Ami et l'étranger* d'Uwe Timm : il ne fait qu'un avec une destination intime, la vocation d'écrivain. Mais « les paysages de mots » ne peuvent être atteints que par la médiation de l'étranger, cet étranger que fut à divers titres l'ami Benno Ohnesorg : mélange demeuré insaisissable d'introversion et de débordements, passeur d'une autre culture (la littérature et la philosophie françaises), victime dont la disparition brutale et absurde semble participer d'une Histoire dont le déroulement s'opère hors de toute raison donatrice de sens, Benno Ohnesorg tend au narrateur le miroir de son étrangeté. L'interrogation sur l'ami est questionnement sur soi et sur une toute une époque. Le déploiement des contrées de mots auxquelles aspirait le narrateur est le lieu de mémoire offert à une mort qui n'a ni place dans un cours raisonnable de l'Histoire ni pierre tombale. Les nouvelles de Günter Kunert sur lesquelles

se penche M. Benoît jouent un rôle un peu comparable, mais le « non lieu » qu'elles laissent émerger en creux est bien plus radical : c'est le territoire de l'absence absolue, l'absence absolue de territoire des victimes de la Shoah dont les corps furent réduits en fumée. En ces textes qui disent de manière cryptée le traumatisme du souvenir et l'angoisse du recommencement possible se réfugie la mémoire de ceux à qui tout ancrage spatial fut dénié, même dans la mort.

- 7 Les quatre dernières contributions de ce numéro sont dédiées à un ailleurs perçu comme dépossession de soi, effacement des frontières du Sujet qui tend vers une autre façon d'être au monde, et à l'écriture qui traduit cette expérience. Cet ailleurs a lui aussi partie liée avec la mort, mais en un sens différent : elle constitue le préalable à son exploration, ou le risque assumé de l'ouverture totale à ce qui est. L. Cassagnau nous guide à travers les *Mondes* (1937) de la poétesse juive Gertrud Kolmar. La mort, qu'elle connaîtra six ans plus tard en déportation, projette évidemment son ombre sur ce recueil pourtant exempt de références explicites à la persécution antisémite. Ce contexte génère un ailleurs qui est d'abord expérience poétique liminaire, métaphorisation mimétique à partir, par exemple, des contours d'une carte géographique. L'ailleurs se mue ensuite en un espace intime, dont l'écllosion et l'exploration nécessitent le dépassement de la métaphorisation mimétique, la « fermeture au monde du visible », la dissociation du Moi par son intégration au monde issu de lui, à la recherche d'un séjour dans un « Être, [...] sans Faire ». Mais l'ailleurs ne se stabilise pas en utopie de l'Être offrant une demeure, il n'autorise que « l'anticipation d'une mort dans l'espace littéraire », « une disparition dans le monde de l'art ». Dans *La Trilogie de Déméter* de Barbara Frischmuth se dessine, conformément au mythe de la déesse pleurant sa fille enlevée par Hadès, un ailleurs qui est aussi franchissement des limites du Moi, sur les chemins de l'amour et de la mort. H. Barrière s'interroge sur la manière dont tous deux peuvent, idéalement, inscrire l'identité dans un perpétuel devenir. La fusion mythique de la mère et de la fille, de Déméter et de Perséphone, constitue la prise de conscience qui sous-tend une écriture « contre la mort », une écriture qui refuse de faire du passé nazi de l'Autriche lettre morte, mais l'inscrit dans le présent, pour parvenir à le surmonter. La nouvelle *Grigia* de Robert Musil, lue pour nous par A. Camion, présente aussi une quête qui passe par l'amour. Le dépaysement géographique (la vallée alpine reculée où séjourne Homo) et affectif (l'expérience de l'adultère) accélèrent une dépossession de soi qui débouche sur le véritable ailleurs : l'ouverture totale au monde d'une conscience libérée de toute spatialité restrictive (ancrage en un Sujet, en des êtres par lui aimés, en un lieu) et, ainsi, de la crainte de la mort. Cet « autre état » de la conscience est dit par la lettre même du texte : elle déploie un « ailleurs du récit [...], une extériorité à lui-même qui fait tout le charme étrange du texte ». Focalisation floue, ruptures temporelles, mélange des registres épique, réflexif et poétique composent une écriture en suspension qui dit mieux que ne l'a fait dans *L'Homme sans qualités* le discours mystique, d'emprunt, le lieu sans lieu de l'« autre état ». Si *Grigia* nous propose une écriture singulière de l'ailleurs, *La Mine de Falun* de Hugo von Hofmannsthal, sondée par Th. Eicher, nous convie à chercher dans un intertexte pluriel le véritable ailleurs, caché, du texte. Au fil de la tradition littéraire qui informe la légende d'un mineur suédois dont le corps fut retrouvé intact quelque cinq décennies après son ensevelissement accidentel, l'ailleurs semble s'intérioriser. Ancrage géographique et dimension métaphysique s'effacent, chez Hoffmann, au profit d'un ailleurs fantastique où rêve et réalité, dedans et dehors, bas et haut, mort et vie s'interpénètrent. Hofmannsthal paraît ne conserver que la dimension de l'intériorité : l'ailleurs intime investit la scène sous la forme de personnages dont la présence s'impose

à tous. Mais seul le rhizome qui court sous le texte, réseau intertextuel où convergent intériorité et extériorité de l'écriture, permet de préciser la teneur de cet ailleurs. La référence aux frères Grimm ou à Novalis, entre autres, laisse entrevoir que l'Elis Fröbom de Hofmannsthal aspire à une descente en lui-même qui est aussi plongée dans l'inconnu du monde, voie vers l'appréhension fusionnelle de l'univers, au risque de la mort.

- 8 Utopie qui interdit tout lieu où s'enraciner, «terre de papier» qui donne un lieu à une mort sans pierre tombale, tension, par le franchissement des frontières du Moi, vers une autre façon d'être aux choses, les ailleurs très divers rencontrés, dans ce numéro, chez des auteurs issus d'horizons multiples disent pourtant tous, sans exception, le pouvoir des mots. L'ailleurs n'est pas pure littérature, mais la littérature de l'ailleurs intime montre avec force combien un certain usage des mots peut conforter la dignité de l'être en le rendant à lui-même et au monde.